



PLACE A DIEU!

La Famille Chrétienne.

VOL 3 — No. 10 — Mars 1900.

- J. 1. De la férie.
- V. 2. Ste Couronne d'Epines de N. S. J.-C., *dbl maj.*
- S. 3. De la férie.
- D. 4. I du Carême. *Kyr.* des dim. du Carême. Vêp. de ce dim.,
mêm. de S. Casimir, *conf.* (II Vêp.) Suffr.
- L. 5. } De la férie.
- M. 6. }
- M. 7. QUATRE-TEMPS. S. Thomas d'Aquin, confesseur et doc-
teur.
- J. 8. S. Jean de Dieu, confesseur.
- V. 9. QUATRE-TEMPS. Ste Lance de N. S. J.-C., *dbl. maj.*

- S. 10. QUATRE-TEMPS. SS. Quarante Martyrs.
 D. 11. II du Car. *Kyr.* du Car. I Vêp. du suiv., mêm. du dim.
 L. 12. S Grégoire I, pape, conf. et doct.
 M. 13. }
 M. 14. } De la férie.
 J. 15. }
 V. 16. S. Suaire de N. S. J. C., *dbl. maj.*
 S. 17. S. Patrice, évêque et confesseur. *dbl. maj.*
 D. 18. III du Carême. SOL. ANTICIP. DE S. JOSEPH. *Kyr.*
 Royal, II Vêp. de S. Joseph, mêm. du dim.
 L. 19. S. JOSEPH, conf., I cl. I Patron du Pays.
 M. 20. S. Gabriel, Archange, *dbl. maj.* (18).
 M. 21. S. Benoît, abbé, *dbl. maj.*
 J. 22. S. Cyrille de Jérusalem, év. et doct. (18).
 V. 23. Les Cinq Plaies de N. S. J. C., *dbl. maj.*
 S. 24. De la férie.
 D. 25. IV du Carême. ANNONCIATION, I cl. *Kyr.* I cl. II
 Vêp. de l'Annonciation, mêm. du dim.
 L. 26. De la férie.
 M. 27. S. Jean Damascène, conf. et doct.
 M. 28. S. Jean de *Capistran*, conf.
 J. 29. De la férie.
 V. 30. Précieux Sang de N. S. J. C., *dbl. maj.*
 S. 31. De la férie.

UN PETIT SAINT

Une mère avait quatre petits enfants : elle formait leurs cœurs aux douces et suaves vertus de leur âge. Chaque jour, la pieuse mère leur faisait faire la prière en commun.

Un soir, elle dit à ses chers enfants : " Que je serais heureuse, si jamais il m'était donné de contempler un saint parmi vous ! " Alors le plus jeune s'écria : " Ce sera moi, maman, ce sera moi ! " L'enfant tint parole : il devint un grand saint, ce fut saint Pierre-Céléstin.

Ce trait montre combien les instructions reçues et pratiquées avec fidélité peuvent porter d'heureux fruits.

MOIS DE MARS.

Ite ad Joseph (Genes. XLI, 55.)

Lorsque la famine sévissait en Egypte et que le peuple accourait de toutes parts au palais de Pharaon pour avoir des secours : " Allez à Joseph, répondait le roi, je l'ai constitué mon intendant, mon distributeur : adressez-vous à lui. "

Et tous ceux qui se présentaient étaient accueillis, tous recevaient et s'en retournaient secourus.

L'Eglise a appliqué le mot et la scène au glorieux Epoux de la sainte Vierge : " Dans vos besoins, dans vos difficultés, dit-elle aux pieux fidèles, allez à saint Joseph. " Et pour ajouter à la confiance qu'on doit avoir en ce grand saint, Pie IX l'a solennellement déclaré protecteur de l'Eglise et de tous les chrétiens.

— Allez à saint Joseph, vous, les grands du monde ; il était de la famille royale de sa nation, et il sait ce qu'il faut à l'âme et au cœur des grands, des puissants, des riches, des illustres !

— Allez à saint Joseph, vous, les humbles et les déshérités ; il vécut de votre vie pauvre, souffrante, tourmentée ; il saura vous envoyer force et courage, espérance et consolation !

— Allez à saint Joseph, vous, petits enfants : il éleva l'Enfant-Jésus avec un dévouement héroïque, l'emmenant furtivement en Egypte pour le sauver du massacre des innocents : travaillant, là-bas, bien durement, sur cette terre étrangère, pour lui adoucir de son mieux la vie d'exil ; le ramenant ensuite, dès le premier moment propice, pour lui rendre ses parents, son pays. Oh ! qu'il l'aima, et, à cause de lui, combien il aime toujours les petits enfants !

POURQUOI LES ENFANTS PLEURENT-ILS. — Le petit Jules s'est cogné, en l'absence de sa mère, contre un meuble. Quelques minutes après la maman rentre et s'aperçoit qu'il s'est fait une bosse au front.

— Tu n'a pas pleuré ?

— Non, il n'y avait personne !

— Allez à saint Joseph, vous, adolescents et jeunes gens : vous lui rappelez Jésus se formant au travail sous sa conduite, durant ces belles années, et se préparant à monter de l'atelier au Calvaire pour accomplir sa tâche humaine et nous sauver !

— Allez à saint Joseph, vous, époux et chef de famille : il vous enseignera à aimer votre foyer, à y répandre l'ordre, la joie, le bien-être, à en éloigner la présence du méchant, à y attirer les bénédictions du ciel !

— Allez à saint Joseph, vous, la grande famille des travailleurs ; il est le premier ouvrier chrétien ; à son école, à son exemple, on apprend l'art de sanctifier les peines, les privations, les fatigues ; l'art d'ennoblir son travail en le faisant sous l'œil de Dieu et pour le bien des hommes !

— Allez à saint Joseph, vous tous, pieux chrétiens à qui le temps retire sa durée : il est le patron de la bonne mort, car, au témoignage de la tradition, Jésus voulut être à son chevet, et c'est dans ses bras et ceux de la sainte Vierge qu'il rendit, avec calme et douceur, son dernier soupir. Invoquez-le, réfugiez-vous en lui à l'heure suprême. " Mon cher fils, dira-t-il pour vous à Jésus, cette âme est venue chercher dans mon sein un asile contre votre justice : au nom de la mort bénie que vous m'avez faite, recevez-la ; je la remets entre vos mains ! "



UNE LEÇON DE POLITESSE. — Un ouvrier est appelé pour faire quelques réparations pressantes dans un appartement. La maîtresse de la maison, qui se méfie de tous ceux qu'elle ne connaît pas, appelle sa bonne et lui dit tout haut :

— Amélie, enlève d'ici mon coffret à bijoux, et mettez-le en place dans la chambre voisine.

Justement froissé, l'ouvrier enlève aussitôt de la poche de son gilet sa chaîne et sa montre, et les tendant à son apprenti :

— François, va porter cela chez nous : il paraît que la maison n'est pas sûre !

SOUVENIR D'ORDINATION.

Sur Paris endormi, les églises ont jeté les notes graves de l'*Angelus*. Dans le lointain, comme des échos très adoucis, répondent les clochettes des communautés religieuses.

Il ne fera pas jour avant deux heures, et le quartier Saint-Sulpice tout entier semble mort.

Dans le brouillard froid et humide, piqué de place en place par les petites flammes jaunes des becs de gaz, l'église, le Grand Séminaire, la fontaine de la place, la mairie, tout prend des proportions étranges

Quelques ombres passent rapidement : un ouvrier pressé qui court à l'usine ; un prêtre prenant la moitié du trottoir, avec son manteau rejeté sur l'épaule ; une femme du peuple se rendant à la messe.

Sans bruit, la porte du Grand Séminaire s'est ouverte ; et, de la maison, rangés deux par deux, sort un long cortège de séminaristes, qui se déroule, comme un ruban noir, au milieu de la place.

Les rares passants s'arrêtent, subitement intéressés. Ce n'est pas la présence des jeunes clercs qui les étonne ; ils ont l'habitude de les voir circuler en surplis blanc les dimanches et les jours de catéchisme. L'église est l'école d'application du Séminaire ; entre les deux, les relations sont constantes, c'est logique.

Mais aujourd'hui, la situation est différente, et les passants répètent entre eux les mots *l'ordination*, de *grande ordination de Noël* ; et ces paroles disent tout.

Oui, c'est aujourd'hui *ordination*, et il n'y a qu'à les regarder, ces jeunes gens, pour sentir qu'un acte sacré va s'accomplir, qu'un sacrifice sublime se prépare, et qu'ils y joueront le double rôle de victimes et de sacrificateurs.

Les séminaristes marchent lentement, sans regarder autour d'eux, les épaules un peu courbées, comme si elles sentaient déjà peser sur elles le fardeau écrasant qui ferait reculer un ange.

Occupés par la vision intérieure qui les absorbe, ils frissonnent inconsciemment, sous le froid du matin ; ils passent, sans les entendre, au milieu des camelots qui crient des brochures expli-

quant les détails de l'ordination ; à peine donnent-ils un regard à la foule émue qui remplit la nef, et où un ami, un parent, une mère se dissimule, peut-être avec angoisse, cherchant à lire, sur le visage de l'ordinand, les suprêmes émotions du moment solennel.

Oh ! la grande église de Saint Sulpice, si païenne pourtant d'architecture, qu'elle parait sainte à ces heures décisives qui ont leur retentissement sur toute une vie, toute une éternité, à ce moment inoubliable où un prince de l'Eglise va lever la main sur un homme et lui dire :

Relève-toi, tu es prêtre, et pour toujours. Sacerdos in æternum. ”

Et ce qui, dans cette scène, fait l'émotion vraie, puissante, intraduisible en langage humain, c'est qu'elle jaillit de la seule compréhension du mystère accompli.

Rien n'est là pour surexciter les sens : levez les yeux vers les voûtes noyées d'ombre : le grand orgue est là-haut, abandonné et silencieux ; pendant toute la cérémonie, pas une main ne se posera sur lui, je ne dis pas pour exalter, mais même pour traduire les sentiments profonds qui font palpiter un cœur de jeune prêtre un jour de première messe.

L'encens lui-même ne fumera pas devant l'autel pendant l'ordination, et les yeux des clercs ne verront pas se dérouler ses volutes parfumées qui semblent donner des ailes à la prière.

Non, ici, c'est l'homme qui vient à Dieu dans le sang-froid de sa volonté ; il n'obéit pas à une sensation qui passe, mais à une idée qui demeure ; et toute mise en scène ne pourrait qu'affaiblir la formidable responsabilité des engagements contractés.

D'ailleurs, à quoi bon ? Rien n'est beau comme la simplicité des grandes choses. Regardez plutôt : depuis deux heures déjà, les cérémonies de l'ordination se déroulent en silence ; tout à coup, un mouvement se produit dans la foule et l'on entend murmurer partout *Les sous-diacres ! la prostration !*

Levez-vous et suivez bien ; la chose en vaut la peine. Dans le monde entier vous ne trouverez rien qui révèle l'homme si grand et si près de Dieu.

Les futurs sous diacres sont rangés autour du pontife ; tous sont revêtus de l'aube blanche, et l'archidiaque leur parle : discours émouvant s'il en fut jamais, jugez-en plutôt par la conclusion :

“ Jusqu'à présent, leur dit il, vous avez été libres, *hactenus liberi estis* ; mais voici le moment où il va falloir prendre une résolution suprême ; il en est temps encore, pendant que vous êtes libres, réfléchissez !..... car après il n'est plus permis de revenir en arrière..... Et si, malgré ce que vous savez, malgré ce qui vous attend là bas dans le monde, vous persévérez dans votre vaillante résolution, faites le pas décisif, et venez ici ; *huc accedite !* ”

Et comme dans un rêve, où les événements se précipitent, le pas est à peine terminé que les futurs diacres et prêtres se joignent à leurs jeunes frères ; ils sont là, debout, remplissant toute la nef, prêts à tout sacrifier à ce Dieu qui veut certains cœurs sans partage ; la voix du pontife s'élève impérative : “ *procumbant omnes !* prosternez-vous tous ! ”

Et tous tombent étendus sur le pavé du temple, On dirait des cadavres richement parés qui couvrent le parvis ! Et ce sont des cadavres, en effet : ils sont morts au monde ! morts à eux-mêmes, *abnegat semetipsum !* Sur eux plane le chant des litanies, où l'on appelle à leur secours leurs aïeux dans la foi, ceux qui combattirent jadis le bon combat dans les siècles passés, et dont la sainteté resta belle et intacte aux yeux de tous.

“ Saint Paul, priez pour eux !

“ Saint Maurice, priez pour eux !

“ Saint François et saint Dominique, priez pour eux ! etc.,

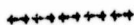
“ etc. ”

Quel tableau digne de tenter le pinceau d'un grand peintre !... Il pourrait avoir, comme second plan, la foule émue, s'abandonnant, sans respect humain, à son émotion ; ces figures d'hommes du monde ne comprenant pas bien ; les sœurs et les mères pleurant silencieusement sous la voilette un frère, un fils perdu, et qu'on ne doit même pas regretter, car on sait Celui auquel on le confie, “ *scio cui credidi* ”, et par-dessus toute cette scène, le grand crucifix de Saint-Sulpice étend ses bras, dans sa hauteur

sublime, et semble redire la parole entendue par les apôtres, il y a dix-neuf cents ans : " *Euntes docete* : Allez et enseignez. "

Encore quelques instants et ils quitteront l'église. Paris sera réveillé ; à grand'peine les bedeaux leur ouvriront un passage au travers la foule, mais cette fois ils la regarderont en face, comme on regarde quelqu'un avec qui on va avoir affaire.

Puissent-ils, les nouveaux ordinands, faire de la belle besogne et, par-dessus les intrigues et les vanités du monde, brandir haut et ferme le drapeau de la foi !..... Puissent-ils, entrant dans les travaux de leurs aînés, planter cette noble et sainte bannière sur la société reconquise et rendre la France à elle-même et à Dieu !



DIRECTORY DES JOURNAUX CANADIENS POUR 1900.

Nous venons de recevoir un nouveau directory des journaux canadiens pour l'année 1900, édité par l'Agence centrale de la presse à Toronto. Ce travail fait grand honneur à l'esprit d'entreprendre et à l'activité de cette compagnie ; car, pour obtenir toutes les informations nécessaires pour un travail de cette importance, il a fallu déployer beaucoup d'énergie et de patience. Cette compilation faite avec soin ne peut manquer d'être très-utile aux annonceurs, leur donnant des renseignements sur toutes les publications périodiques du Canada et de Terre-Neuve.

Tous les journaux y sont décrits, avec l'indication du lieu de publication ; puis ils sont classés, d'abord par comtés, ensuite sous divers titres, tel que, agriculture, commerce, éducation, etc.

Il contient de plus le texte de la loi imposant le droit de poste aux journaux, le tarif de la douane sur les imprimés et le matériel d'imprimerie, et d'autres informations utiles.

IL ATTENDAIT.

B.— Dire que je n'ai pas adressé la parole à ma femme depuis trois semaines.

R.— Bon ! Qu'as-tu encore à bouter, donc ?

B.— Bouter, moi ! Mais, mon cher, j'attends qu'elle ait fini de parler, tout simplement.

Courage de Tous les Jours.

Ayons le courage de payer une dette, surtout quand nous avons l'argent en poche.

Ayons le courage de nous passer de ce qui ne nous est pas indispensable quelque envie qu'aient nos yeux de l'avoir.

Ayons le courage de dire ce que nous pensons quand cela est nécessaire, et de nous taire quand la prudence l'exige.

Ayons le courage de parler à un ami pauvre, quand bien même nous serions en compagnie d'un autre ami riche, et richement vêtu.

Ayons le courage d'avouer que nous sommes pauvres, et d'ôter ainsi à la pauvreté l'un de ses plus sensibles aiguillons.

Ayons le courage de dire à un homme pourquoi nous ne voulons pas lui prêter d'argent.

Ayons le courage de nous séparer de notre plus agréable ami, si nous sommes convaincus qu'il manque de principes. Un ami devrait supporter les défauts d'un ami, mais point ses vices.

Ayons le courage de porter des vieux habits tant que nous ne pouvons en payer des neufs.

Ayons le courage d'avouer notre ignorance, plutôt que de rechercher une réputation de savoir imméritée.

Ayons le courage de faire partie de l'*Alliance Nationale* et d'engager nos amis et nos connaissances à faire comme nous.

Le 2 de ce mois N. S. P. le Pape Léon XIII aura atteint sa 90^e année.

Gloire au Pontife universel!
 L'honneur et l'amour de la terre.
 Gloire au saint vieillard d'Israël!
 A lui nos cœurs : c'est notre père.
 Autour du successeur de Pierre.
 Enfants du Christ, rallions-nous ;
 Et fiers d'un Pontife si doux,
 Marchons toujours sous sa bannière.

Chez un perruquier bavard :

— Comment Monsieur désire-t-il qu'on lui taille les cheveux ?

— En silence.

VENTRE-SAINT-GRIS.

La route qui mène de Dreux à Montreuil était en meilleur état que les autres routes du royaume ; c'est grâce à cette circonstance qu'elle conduisait à Anet, qui était château royal. Néanmoins les ornières y étaient fréquentes, et l'on rencontrait parfois en travers du chemin des troncs d'arbres écroulés formant des petites barricades qui devaient être d'un passage difficile pour les carrosses, heureusement peu nombreux à cette époque.

Dans les premiers jours du mois de mars de l'année 1590, trois cavaliers de belle mine et de galante humeur chevauchaient sur cette route, allant du côté de Montreuil.

Le premier était un gentilhomme d'une trentaine d'années, au profil accusé, mais dont les yeux pétillaient de malice. Il portait un buffle et un gorgerin, des hauts-de-chausses violets, passementés de noir, et de grandes bottes en cuir fauve. Son feutre gris était orné d'une plume blanche. Ses compagnons, qui étaient mieux équipés, écharpes de soie, gants brodés, velours et brocart, lui témoignaient pourtant une affectueuse déférence.

C'était le premier qui parlait.

— Tu es sûr, la Trémoïlle, que nous sommes dans la bonne route ?

— D'autant plus certain, qu'il n'y en a pas d'autre, mon cher sire.

— Enfin, rappelle toi bien que si tu nous égares, je te ferai pendre.

— On ne pend pas les gentilhommes.

— C'est vrai ; mais on peut leur faire couper la tête, ce qui revient au même.

— Cela ne revient pas au même du tout, car l'épée est noble et la corde est vile.

— Si vous continuez à deviser de choses aussi gaies, mes bons seigneurs, dit le troisième cavalier, je tourne bride et reviens au camp.

— Bon ! voilà la Guiche qui boude, dit la Trémoïlle.

— Je ne boude pas, mais je ne suis pas content. Partir à

trois, comme des enfants perdus, dans ce damné pays de ligueurs, c'est tenter Dieu.

— Voilà la Guiche qui a peur, dit le premier cavalier d'un ton goguenard.

— Je n'ai jamais eu peur pour moi, répliqua vivement celui qu'on attaquait ; je crois l'avoir prouvé quelquefois à votre Majesté ; mais j'ai bien le droit de craindre pour vous, Sire.

— Allons, allons, ne te fâche pas, dit le Béarnais, je sais ce que tu vauX ; mais pour Dieu, rengaine les " Sire " et les " Majesté ", car les buissons parfois ont des oreilles aussi bien que les murs du Louvre.

— Ah ! s'écria la Trémoille, qui avait poussé en avant, je crois que j'aperçois le toit de mon auberge.

— Tant mieux, dit le roi, car j'ai grand'faim. "

Ils mirent leurs chevaux au trot et s'arrêtèrent au bout de cinq minutes devant une maison d'aspect débonnaire. Au-dessus de la porte, une enseigne se balançait. On y voyait représenté un animal extraordinaire, tenant à la fois du dragon et du chat-tigre ; mais le passant ne restait pas longtemps perplexe, car l'artiste avait pris soin d'écrire tout autour de son œuvre, avec des lettres hautes d'un demi-pied : *Au cheval blanc*. Sur le seuil, un gros homme souriait agréablement. C'était l'hôte, maître Hercule Ledoux.

" Ma foi, dit le roi, l'hôtelier a bonne mine. Pied à terre, messieurs. "

Un petit valet vint prendre les bêtes, et ils entrèrent tous trois dans la maison.

La grande salle où se trouvaient les gentilshommes étaient une grande pièce au plafond lambrissé et bas, éclairée par trois fenêtres.

Au fond, parmi l'acier des landiers, la flamme pétillait claire et haute ; sur les dressoirs brunis, la vaisselle d'étain luisait comme bijoux d'orfèvre ; au mur rangés en bataille, les pichets en faïence et les tasses mettaient la gaieté de leur décor fleuri.

" Vous voulez dîner sans doute, mes gentilshommes ? demanda Ledoux.

— Certes, fit la Guiche.

— Que diriez vous, pour commencer, d'une omelette aux nouilles ?

— Bon, fit le roi.

— Un jambon aux pistaches ?

— D'accord.

— Et comme rôti, un chapon servi sur une purée de lentilles.

— Fada, la purée de lentilles, fit la Trémoïlle du bout des lèvres.

— Je partage votre sentiment pour une purée ordinaire, monseigneur ; mais la mienne sera relevée par des épices et soutenue par des lardons que j'aurai dorés dans du beurre frais. "

Les trois jeunes gens adressèrent à l'hôte un signe de tête approbateur.

" Voilà une auberge admirable, dit Henri ; on ne mange pas mieux chez le roi d'Espagne. "

Hercule Ledoux leva son bonnet.

Le Béarnais, qui l'observait, demeura perplexe, ne pouvant déterminer si son salut était un remerciement ou un hommage à Sa Majesté catholique.

· Parlons un peu des vins, dit la Trémoïlle.

— Avez-vous ici quelque chose de buvable ? interrogea dédaigneusement la Guiche.

L'aubergiste eut un sourire plein de promesses, fit un signe de la main signifiant qu'il ne serait pas long, et disparut dans un petit caveau dont l'ouverture bâillait à côté de la cheminée.

" Goûtez-moi ça, dit bientôt Ledoux, triomphant et essoufflé, en débouchant une bouteille ventrue et suffisamment poussiéreuse.

Dans les verres glissa un filet de cristal rose.

Ils burent.

" Bon, dit le roi.

— Exquis, dit la Guiche.

— Encore un verre, " demanda la Trémoïlle.

Et quand il l'eut vidé :

" L'admirable bourgogne !

" C'est du petit baune, monseigneur, dit hypocritement Her-

cule ; seulement il est de 1575, la grande année où il fit si chaud en septembre.

— Eh ! conclut le roi, monte-nous d'abord quatre bouteilles de ce joli vin et presse tes marmitons, car j'ai une faim qui me crie au ventre. "

Hercule Ledoux s'inclina, et bientôt on entendit sa voix puissante qui se mêlait au choc des casseroles, au frisselis du beurre chauffé, aux cris désespérés du chapon, qui semblait insensible à l'honneur d'avoir pour tombeau un estomac royal.

Les trois hommes finissaient la bouteille en attendant l'omlette, quand l'hôte reparut.

" Je me permettrai de faire faire par ma femme à ces messieurs une petite friandise, aux pâtes d'abricots qu'elle réussit assez bien.

— Volontiers.

— Monseigneur le duc de Mayenne s'en est régalé la semaine passée.

— Ah ! M. de Mayenne est venu ici ! dit le roi.

L'hôtelier se découvrit encore, puis il dit :

" Le grand duc m'a fait cet honneur.

— Le gros duc, veux-tu dire ? fit la Trémoïlle en riant aux éclats, le duc sac, le duc tonneau !

— Je ne souffrirai pas qu'on insulte monseigneur de Mayenne dans ma maison.

— Hé quoi ! drôle, fit le jeune homme, qui fronçait le sourcil, veux-tu te faire tirer les oreilles ?

— Allons la Trémoïlle, dit le roi.

— Voyez ce beau muguet pour me tirer les oreilles, il est sans doute de l'armée de ce maudit Béarnais.

— C'en est trop, sire, murmura la Guiche à l'oreille de son maître.

— Non, laisse ; je ne veux pas me découvrir. "

Pendant ce temps, la Trémoïlle, moins patient, avait tiré son épée et cherchait à atteindre Ledoux, qui, retranché derrière une table solide, hurlait de toute la force de ses poumons :

“ A moi ! Claude, Hervé, Ledain, François, Manon, Catherine, à moi, on m'assassine ! ”

Aux cris, des têtes effarées apparurent à toutes les portes. C'étaient les garçons d'écurie, les gâte sauces, les filles de cuisine et de basse-cour.

• Ledoux continuait ses clameurs.

“ Sus aux parpailots, mes enfants ! Tapez, tapez, ils sont de la vache à Colas ! ”

Enflammée par ces exhortations, la valetaille empoigna tout ce qui lui tomba sous la main et chargea le roi et ses deux amis.

Le Béarnais riait aux larmes.

La Guiche, furieux, grommelait et jurait.

La Trémoille, espadonnant toujours, paraît comme il pouvait les attaques de l'aubergiste, qui s'était armé de sa broche ; mais les coups pleuvaient si drus, que la Guiche et le roi furent obligés de dégainer à leur tour.

Bientôt, sous les balais, les fourches et les bâtons, les épées se brisèrent comme des baguettes.

En retraite ! cammanda le roi, qui cherchait à gagner la porte, en retraite, et vite aux écuries ! ”

La Guiche, qui était très robuste, enleva une table énorme et la précipita sur les assaillants, qui s'écroulèrent en hurlant.

Profitant du désordre causé par cet incident, les trois amis purent s'échapper et gagner le bâtiment où l'on avait logé les chevaux.

“ Malédiction ! ils sont dégarnis, s'écria la Trémoille.

— Qu'importe ! dit le roi, les harnais sont sur ce chenet là-bas. Selle vite les bêtes, pendant que nous empêcherons ces enragés d'entrer ici.

— Vite ! vite, sire, cria la Guiche, les voilà ! ”

Henri se précipita sur les battants de la lourde porte qu'il ferma.

Arc-bouté contre le vantail avec la Guiche, il résistait aux efforts furieux des assaillants.

On entendait la voix d'Hercule qui excitait ses soldats.

“Hardi ! enfants ! tuez-les, massacrez les. Mort aux hérétiques ! Vive la ligue !”

“Que me disais-tu donc, la Trémoille, que j'étais chéri dans ce doux pays ?

— Là ! voilà qui est fait, dit le jeune homme sans répondre. Vite en selle, maintenant ; moi j'y suis ”

Il avait approché les chevaux de la porte : le roi et la Guiche se mirent à cheval en un clin d'œil.

La porte céda.

“Chargez !” commanda le roi.

Et enlevant leurs chevaux de pied ferme, les trois cavaliers passèrent comme la foudre sur le ventre de l'infortuné Ledoux et de ses acolytes, qui n'avaient pas eu le temps de se ranger.

Pendant dix minutes, ils galopèrent sans s'arrêter ; enfin Henri serra les rênes et commanda :

“Halte.”

Les trois amis étaient fort mal accommodés.

Le roi avait reçu un coup de bâton qui lui dessinait sur le front une raie sanglante ; la Guiche avait les deux yeux pochés, la Trémoille était en loques, grâce à la broche de maître Ledoux.

“Délibérons, messieurs mes amis, dit le roi. Ton avis, la Guiche ?

— Retourner au camp, et ne conter à personne notre équipée.

— Et toi, la Trémoille ?

— Retourner au camp, prendre avec nous une dizaine de bons garçons et revenir chez cet hôtelier maudit, à qui je me charge d'apprendre la politesse.

— Tout cela ne vaut rien, dit le roi. Si nous suivons ton avis, la Guiche, nous aurons l'air de pleutres ; si nous suivons le tien, la Trémoille, nous aurons l'air de petits garçons. Non, il faut faire nos affaires tout seuls et avoir les honneurs de la journée.

“Nous sommes battus, continua Henri, c'est incontestable ; mais il est encore de bonne heure, et nous pouvons réparer notre échec. Rappelez-vous qu'à Arques nous avons eu le dessous au commencement du combat.”

Malgré leur mauvaise humeur, les deux jeunes gens ne purent s'empêcher de rire à cette comparaison.

— Voici donc ce que je propose. Nous allons nous couler par les bois jusque sur les derrières de l'hôtellerie ; là nous tâcherons de prendre un otage et nous rentrerons dans la maison en triomphateurs. L'otage sera prévenu qu'au moindre mouvement hostile on lui donnera du poignard dans le ventre.

— Admirable ! en route ! s'écria la Trémoille.

— Sire, dit la Guiche, vous êtes un grand capitaine.

— Ce n'est pas ce que dit M. de Mayenne, " ajouta le roi avec un sourire.

Le plan fut exécuté de point en point.

Ils s'arrêtèrent à cent pas du *Cheval blanc* sans avoir été aperçus. Alors ils mirent pied à terre, attachèrent leurs chevaux dans un taillis épais et avancèrent dans la direction de l'auberge. Avec mille précautions, ils gagnèrent sans dommage un coin de la basse-cour, où ils purent se cacher derrière un grand chariot, au fond d'un hangar. Pendant quelque temps ils ne bougèrent pas, entendant, sans pouvoir cependant distinguer les paroles, le bruit d'une conversation très animée. L'aubergiste et ses valets racontaient sans doute leurs prouesses.

— Nous ne pouvons pas cependant rester ici deux heures, murmura la Guiche.

— Tiens, tiens, nous avons un voisin, dit la Trémoille, qui cherchait dans son coin.

— Un voisin ! dit le roi.

— Oui, sire, voyez plutôt. "

Et prenant le roi par la main, il le fit se pencher jusqu'à une ouverture garnie d'un treillage en bois

— Oh ! le beau cochon ! s'écria Henri avec conviction. Il est rose, il est gras..., et je meurs de faim !... Hé, mais j'y pense, continua-t-il, voilà un moyen tout trouvé pour faire venir l'otage que nous attendons. Passe-moi ton épée, la Trémoille, il n'y a plus que toi à en avoir une... Là..., merci, mon fils... Veillez bien, vous autres. "

Le roi, allongeant sournoisement son arme, atteignit le pauvre cochon dans un endroit charnu, mais sensible

Aussitôt ce fut un vacarme épouvantable.

Les cris, tantôt graves, tantôt déchirants, s'élevaient avec une telle force, que la Guiche allait se boucher les oreilles quand il s'écria :

“ Attention ! voilà maître Ledoux en personne.

— C'est trop de bonheur, “ dit le roi, qui piqua encore un peu l'infortuné quadrupède, dont les cris augmentèrent d'intensité.

Très inquiet, l'aubergiste se hâtait. Comme il allait atteindre son toit à porcs, il se sentit saisi, bâillonné, entraîné avant d'avoir rien pu faire pour sa défense.

C'étaient la Trémoïlle et la Guiche qui avaient fait cette importante capture.

Amené devant le roi, qui le regardait d'un œil sévère, il entendit avec une frayeur croissante le petit discours suivant :

“ Maître Ledoux, écoutez-moi bien. Comme vous n'êtes pas établi aubergiste pour faire de la politique, mais bien pour donner à loger et à manger, je pourrais vous faire pendre ; mais comme heureusement pour vous, mes amis et moi avons grand'faim, surtout après l'exercice que vous nous avez donné, nous préférons dîner. Nous mangerons donc chez vous le repas dont vous nous aviez tout à l'heure donné le si appétissant menu ; mais pour vous enlever toute tentative de trahison, vous partagerez notre dîner et prendrez place au milieu de nous. J'ajouterai qu'au moindre mouvement suspect j'aurais le regret de vous enfoncer cette dague, qui est fort pointue, dans la partie de votre corps qui se trouvera le plus proche de moi. Et maintenant allons et faites bon visage, car je déteste les figures moroses. ”

Le pauvre aubergiste était plus mort que vif et serait tombé par terre, si la Guiche et le roi ne l'avaient empoigné vigoureusement chacun par un bras.

Ce fut ainsi que l'étrange cortège se mit en marche avec la Trémoïlle à l'arrière-garde.

Nous ne chercherons pas à peindre la stupéfaction du person-

nel de l'auberge, quand il vit entrer dans la grande salle maître Ledoux ainsi encadré.

Demoiselle Ledoux leva les bras au ciel; Claude et Hervé prirent des balais.

“ Dites donc un peu à ces braves gens que nous sommes de vos amis, glissa le roi à l'oreille d'Hercule.

— En effet, murmura le pauvre diable, ces gentilshommes sont de mes amis. ”

Les bras de demoiselle Ledoux retombèrent, les balais reprirent leurs places le long du mur.

“ Maintenant, à table ! ” dit Henri.

Ils s'installèrent, l'aubergiste toujours solidement maintenu par ses deux surveillants.

“ Vous nous aviez parlé d'une omelette aux nouilles ” commença la Trémoïlle.

Hercule Ledoux resta muet.

“ Elle pique très fort, ” dit doucement le roi en désignant du doigt à l'aubergiste le manche de la dague passée à sa ceinture.

Cela fut d'un effet merveilleux.

“ Allons, que l'on serve ces dignes seigneurs ! Femme, vite à ta poêle ! Claude, va décrocher un jambon...

— Aux pistaches, insinua la Guiche.

— Soyez sans crainte, ils sont tout préparés.

— Vous nous avez fait goûter tout à l'heure certain petit beaune...

— C'est vrai. Tu descendras tout à l'heure au caveau, n'est-ce pas, ma femme ? C'est à gauche dans le coin, tout près du vin d'Espagne.

— Hé ! que n'y allez-vous vous-même ! gronda demoiselle Ledoux, qui ne comprenait plus rien aux événements.

— C'est que..., je mange avec ces messieurs.

— Voyez-vous ce beau museau, reprit la femme, pour manger avec des gentilshommes ! En tout cas, cela ne vous empêche d'aller à la cave.

— En effet, dit l'aubergiste, je peux bien. ”

Et il se leva à demi.

Il retomba sur son escabeau avec un cri terrible.

Le roi venait de lui chatouiller la cuisse avec la pointe de son poignard.

“ Ah ça ! fit l'aubergiste furieuse, êtes vous devenu subitement fou ? Pouvez-vous me dire ce que vous avez à beugler de la sorte ? ”

Enfin tout s'arrangea, le repas fut exquis. Aux quatre bouteilles de beaune, la Trémoille qui avait l'oreille fine, fit ajouter deux bouteilles de ce vin d'Espagne dont il avait entendu parler, et, malgré toute son émotion, maître Ledoux finit par manger de bon appétit et par faire honneur à sa cave.

Quand on eut bu la dernière rasade et que les chevaux qu'on avait envoyé chercher furent devant la porte, Henri se leva, et jetant un double ducat sur la table :

“ Voilà pour votre repas, maître Ledoux, dit-il avec sa voix joyeuse ; le reste sera pour les garçons. ”

“ Devant cette munificence, maître Ledoux s'inclina profondément.

“ Croyez bien, monseigneur, dit-il en bredouillant, ma gratitude..., l'honneur...”

L'honneur est plus grand que tu ne penses, maraud, car tu as mangé aujourd'hui à la table de Henri de Béarn, roi de France et de Navarre. ”

Le Béarnais dit cela avec une telle dignité, que Ledoux fléchit les genoux et se mit à pleurer.

Demoiselle Ledoux et les valets étaient devenus pâles comme des suaires.

“ Remerciez le roi, drôles, reprit la Trémoille ; il devrait vous faire pendre, mais il vous pardonne dans sa bonté.

— Tu raconteras l'aventure à M. de Mayenne, ” dit le roi en riant.

Hercule Ledoux s'était relevé, et, mettant la main sur son cœur, il s'écria :

“ Sire, jamais M. de Mayenne ne remettra les pieds dans ma maison ; je me ferai plutôt tuer sur mon seuil.

— Alors tu ne détestes plus tant ce maudit Béarnais ?

— Ah! sire, ma vie est à vous.

— C'est bon reprit le roi; souviens-toi de ce dîner, et dis à tes voisins que Henri IV veut qu'on l'aime. Maintenant à cheval, messieurs; on doit être inquiet au camp."

Et tandis qu'ils s'en allaient tous trois au petit galop, salués par les "Vive le roi!" de tout le village, averti par Ledoux de la présence royale, Henri dit à ses amis avec un franc sourire:

"Ventre-saint-gris! messieurs, je suis content de ma journée."

HENRY DE BRISAY.

LE MAL DU PARADIS.

ON sonnait le dernier coup de la messe de minuit. Les fidèles se pressaient dans les rues étroites et sombres d'une petite ville d'Alsace; chacun portait avec lui sa lanterne, car, à cette époque, -- il y a cinquante ans environ, -- l'éclairage des rues était inconnu. C'était un pittoresque et joyeux spectacle de voir cette foule affairée, se hâtant de courir vers les églises que leurs vitraux brillamment éclairés signalaient de loin.

Parmi cette foule, nul assurément, ne marchait d'un pas plus rapide, ne témoignait une plus vive allégresse que Wilhelm Müller, l'organiste du couvent des Prémontrés. Ah! c'est que le digne artiste était bien fier, ce soir-là! Son fils, son bien aimé Frantz, devait chanter un Noël dans la chapelle du couvent, et Frantz, avait une si jolie voix, il chantait avec tant d'âme et d'expression que, bien sûr, il allait ravir son auditoire.

Aussi, malgré la présence de l'enfant, Wilhelm ne pouvait s'empêcher, en chemin, de faire son éloge à sa femme et à son ami Jean Dietrich, un artiste venu de Vienne pour passer avec eux les fêtes de Noël.

— Notre Frantz, disait-il, ne végétera point comme son père; il sera ma gloire et la consolation de ma vieillesse.

— Un bon fils, reprit doucement la mère, est toujours la consolation de ses parents, et, pourvu que notre enfant marche sur tes traces, je ne désirerai pour lui ni la gloire, ni la fortune.

Le père aurait bien répliqué, mais ils franchissaient en ce moment le seuil de la chapelle, Wilhelm et son fils montèrent à l'or-

gue, et bientôt tous deux étaient absorbés, l'un dans les jeux harmonieux de son instrument, l'autre dans une muette et ardente contemplation.

Agé de treize à quatorze ans, Frantz avait la chevelure blonde et les yeux bleus ; mais, sur ses traits fins, sur ses lèvres frémissantes, dans son regard plein d'une étrange expression, on sentait une de ces natures vives et passionnées, qui ne font rien à demi. En ce moment, plongé dans sa prière, il avait l'air d'un ange en adoration, mais on devinait que cette âme d'artiste, ardente et impressionnable, résisterait difficilement aux entraînements du monde.

L'office touchait à sa fin : l'enfant se leva, et, d'une voix émue, il chanta un de ces vieux cantiques qu'aimaient nos pères. La sainteté du lieu, la beauté des cérémonies, la présence de tous ceux qu'il aimait, agissaient vivement sur son âme et communiquaient à sa voix un charme tout particulier. Tous l'écoutaient, pleins d'une religieuse émotion, et le vieux Wilhelm sentait ses doigts frémir de joie sur le clavier.

De retour à la maison, ce fut un concert de louanges autour de l'enfant.

— Envoyez-moi votre fils à Vienne, dit Jean. Il a de merveilleuses dispositions pour la musique : j'en ferai un grand artiste, il jouera devant les grands de la cour, qui sait ? peut-être devant l'empereur lui-même. La plus belle carrière s'ouvrira devant lui... Dis, mon enfant, continua-t-il en s'adressant à Frantz ces projets ne te sourient-ils pas ?

La figure de Frantz s'était illuminée, aux premières paroles de Jean, mais bientôt elle reprit son expression pensive et ce fut d'une voix grave qu'il répondit :

— Oui, sans doute, tout cela est magnifique, mais..... j'aimerais mieux rester près de mon père.

— Et pourquoi faire ? reprit Wilhelm avec amertume, pour vivre dans la médiocrité comme je l'ai fait ? pour arriver, après trente ans de travail, à être organiste ignoré dans cette petite ville ! Autant vaudrait manier la bêche ou le rabot trente ans de sa vie !

— Père, reprit l'enfant, en fixant sur lui ses yeux limpides, je ne sais si je me trompe, mais il me semble que j'aimerais mon

art pour lui-même. Je suis si heureux, lorsque je joue ou que je chante au grand orgue de la chapelle, près de vous que j'aime tant, au milieu des bons Pères qui me regardent comme leur enfant : que pourrais-je désirer de plus ?

— Enfant ! reprit Jean, voilà bien un raisonnement de ton âge ! Tu ne sais pas ce que c'est que la gloire ! Tu n'as jamais senti ce qu'on éprouve, au jour d'un grand succès, quand la foule applaudit et redit votre nom avec enthousiasme. Viens à Vienne, et tu verras quelles jouissances nobles, élevées, l'art peut nous donner ?

L'enfant hocha négativement la tête.

— Non, dit-il, au milieu de ce monde, de ces joies, de ces applaudissements, je crois que la tête me tournerait. Je veux chanter les louanges de Dieu, et j'aime mieux être ici pauvre organiste, qu'artiste admiré dans les salons ou les théâtres.

— C'est bien, mon enfant, reprit la mère. Là-bas, tu risquerais ton âme, et pourquoi ?.....

— L'enfant profite bien assez de tes leçons, interrompit le père avec aigreur. Aujourd'hui du moins, laisse-lui sa liberté ; c'est à lui de prendre une décision.

Le pauvre artiste, hélas ! entendait par liberté ce qu'entendent bien des gens aujourd'hui : le pouvoir de mal faire.

Quelques mois après Frantz partait pour Vienne. Son âme droite, mais faible et mobile, n'avait pas résisté aux habiles suggestions de son père : l'ambition, le désir de la gloire, avait surmonté dans le cœur de l'enfant, les avertissements de sa conscience et de sa mère.

(à suivre)

— A ta santé, mon vieux ?

— A la tienne, Etienne.

— Et à la compagnie ?

Les verres se vident, les verres s'emplissent.

Les tournées appellent les tournées :

« A ta santé !

Les buveurs sont fous de parler ainsi.

C'est au mastroquet, au cabaretier, qu'ils devraient dire : à ta santé ! Au cabaretier qui s'en trouve si bien, lui ! mais eux !

Singulière chose que l'alcool ! ceux qui le vendent en vivent ; ceux qui l'achètent en meurent.

SALUT A MARIE.

MARIE, TABERNACLE VIVANT.

JE vous salue, ô suave Vierge Marie, qui, par la vertu, du Saint Esprit, avez conçu dans votre chaste sein, le Fils de Dieu. O la plus heureuse des femmes. ô Vierge-Mère, qu'avez-vous senti dans l'intime secret de votre cœur Immaculé, de quels torrents de douceurs votre âme bienheureuse n'a-t-elle pas été inondée et comme liquéfiée, quand Dieu, l'océan et la source infinie de toute douceur, est entré dans votre sein virginal et a reçu de vous sa chair divine? Je vous loue et je vous glorifie, ô Marie; je vénère en vous le tabernacle vivant et très saint qu'habite le Dieu fait homme. Conservez et faites croître en moi le pieux désir que j'ai de vous honorer.



Léon XIII et la communion hebdomadaire.

Au dernier congrès eucharistique, qui tint ses assises à Lourdes, il fut démontré historiquement et théologiquement que la communion de chaque semaine devrait être la pratique ordinaire, non pas seulement de quelques âmes dévotes, mais de LA MASSE DES FIDÈLES. Le R. P. Coubé qui avait le plus contribué à établir ce point de doctrine, reçut aussitôt les plus chaleureuses approbations d'un grand nombre d'évêques. Sa sainteté Léon XIII vient de confirmer cet enseignement et d'encourager le R. P. Coubé par la lettre suivante.

“ LÉON XIII, PAPE.

“ Très cher Fils,

“ Salut et bénédiction apostolique.

“ Au temps présent et dans l'état de choses actuel, tous les esprits droits et pieux voient avec douleur l'ardeur à confessér la foi et l'antique pureté des mœurs disparaître chez un grand nom-

bre d'hommes. Si l'on recherche la cause du mal, on la trouve principalement dans ce fait que l'amour et l'usage du banquet eucharistique languissent chez la plupart et n'existent plus chez beaucoup. C'est ce que déplorait déjà l'Apôtre, quand il écrivait aux Corinthiens : " Voilà pourquoi beaucoup parmi nous sont " faibles et beaucoup s'endorment ". A cela rien d'étonnant : car celui-là seul peut remplir les devoirs de la vie chrétienne qui a revêtu le Christ, et l'on ne revêt le Christ que par la fréquentation de la sainte Table eucharistique. Par elle, en effet, le Christ demeure en nous et nous en lui. Ils ont donc bien raison ceux qui travaillent à l'affermissement de la foi et à la correction des mœurs, lorsqu'ils prennent à tâche d'exciter les catholiques à s'approcher le plus souvent possible de la table du Seigneur : plus on la fréquente, plus on en retire des fruits abondants de sainteté. Et puisque vous, très cher Fils, vous travaillez noblement à ce but et que vous allez rééditer les discours solennels que vous avez prononcés sur cette matière, Nous encourageons hautement votre dessein et votre zèle, et Nous souhaitons de tout cœur qu'un grand nombre de catholiques prennent l'habitude de recevoir chaque semaine le sacrement de l'autel. En attendant, en témoignage de Notre amour et comme gage des faveurs divines, Nous vous accordons très affectivement la bénédiction apostolique.

" Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 10 janvier 1900, la vingt-deuxième année de Notre pontificat.

" LÉON XIII PAPE. "

†
IHS

Le 5 Mars la Sainte Messe sera célébrée dans la chapelle des Servantes de Jésus-Marie, à Jeanne d'Arc, à l'intention des lecteurs de la " Famille Chrétienne "

VIE DU BIENHEUREUX FELIX DE NICOSIE.

PAR LE R. P. HENRI DE GRÈZES.

La glorification.

EMPIRE SUR LES ANIMAUX ET SUR LES DÉMONS.—
MIRACLES DIVERS.

(suite)

A l'ermitage de Sainte Lucie, près de Nicosie, vivait un brave ermite qu'on appelait Fr. Michel. Ce bon homme, apprenant un jour que Fr. Félix était malade, eut l'idée de lui apporter quelque chose dont il put se bien régaler. Il choisit à cet effet son plus beau pigeon, et pensant bien que le serviteur de Dieu n'aurait pas le courage de tuer le volatile, il le tua lui-même et l'apporta ainsi. Fr. Félix ayant reçu le pigeon, se mit à le caresser en disant : " Gracieuse petite bête du bon Dieu, pourquoi t'a-t-on donné la mort? " — Comme il disait ces mots, en passant doucement la main sur le plumage de l'oiseau, celui-ci revint à la vie et vola sur l'épaule du saint Frère. Félix ouvrit la fenêtre : — " Va, dit-il, va, petite créature du bon Dieu, retourne vite à ton colombier. " — Le pigeon partit à tire d'aile, et lorsque l'ermite revint à Sainte Lucie, il le vit qui roucoulait joyeusement et fièrement sur le petit toit.

Un fait analogue se reproduisit, dit-on, à la maison de campagne du baron Sant'Andrea, au territoire de Paravola. Ce jour-là le baron régala sa famille, Tous étaient à table lorsque Fr. Félix se présenta ; on peut penser si ce viel et saint ami fut reçu avec joie, il s'assit ; mais contrairement à son habitude d'accepter modérément de ce qui était servi chez les séculiers, il ne voulut absolument rien prendre. On insista ; mais il trouvait de si gracieuses raisons pour colorer ses refus, que nul ne s'en offusqua. On le voyait pourtant regarder avec un certain air un grand plat tout plein de petits oisillons rôtis ; et on l'entendait par moments se dire à lui-même — " Pauvres petits oiseaux, ils chantaient si bien ! Pourquoi les avoir tués? " — " Fr. Félix, lui dit tout à

coup le baron d'un ton de plaisanterie, si ces petits oiseaux vous intéressent, je vous les donne, faites en ce que vous voudrez. Vous pouvez même, si cela vous convient, les faire voler par la fenêtre. " — Un sourire de béatitude se dessina alors sur les traits du saint homme — " Petites créatures de Dieu, s'écria-t-il, puisque celui à qui vous appartenez vous rend la liberté, partez vite. Retournez à vos bosquets et à vos frais ombrages. " — Au même instant, le plat se trouva absolument vide ; les oisillons, subitement ressuscités et remplumés, s'envolèrent d'un élan rapide par la fenêtre ouverte, et on entendit leur mélodie variée retentir joyeusement dans les charmilles tout autour du château. A ce prodige inattendu, toute conversation avait cessé, les convives stupéfaits et émus se regardaient en silence ; Fr. Félix ramena la gaîté. — " Maintenant, dit-il que les petits chantres du bon Dieu célèbrent si bien sa gloire, il ne nous est pas permis d'être tristes ; je veux faire fête avec vous. " — Et, à la grande joie de tous, il prit part au repas de famille.

Le fait suivant, si extraordinaire qu'il puisse paraître, est appuyé de telles preuves qu'il n'est pas permis de le taire. Cinq témoins oculaires, tous très dignes de foi, l'ont attesté dans les *Actes*.

Dans les hautes montagnes qui environnent Nicosie, était une importante bergerie appartenant à Carmelo Falco, riche propriétaire. Parmi ses nombreux bergers et autres employés, se trouvait depuis peu de temps, un jeune étranger, qui avait déclaré se nommer Agostino. D'une force extraordinaire, il remuait et transportait comme des brins de paille les plus lourds fardeaux que plusieurs hommes robustes auraient eu peine à soulever. Toujours de bonne humeur, toujours prêt à rendre service, il s'était rendu cher à tous les bergers, et au propriétaire lui-même.

On avait pourtant remarqué en lui, tout d'abord, certaines choses fort déplaisantes. Il souriait d'un air sceptique lorsqu'on allait faire la prière, et n'y répondait jamais. Assez souvent il trouvait des prétextes pour la faire manquer à d'autres, particulièrement aux plus jeunes. Il cherchait surtout à détourner ceux-ci

de la récitation du saint Rosaire : et cette pieuse pratique se nblait lui être particulièrement odieuse.

Sa conversation, sans être ouvertement obscène, était assez libre, et habituellement assaisonnée de plaisanteries dont l'effet immédiat était de diminuer l'horreur du vice en ceux qui les entendaient. Mais il était, avec cela, si complaisant et si serviable, qu'on le supportait quand même, espérant toujours qu'il finirait par s'amender ; il se contentait d'ailleurs d'un salaire assez modique.

Sur ces entrefaites, une violente épidémie éclata parmi les troupeaux de Maître Falco. Celui-ci, ayant plus de confiance dans les moyens surnaturels que dans les remèdes des empiriques, alla en grand secret prier le P. Gardien des Capucins de Nicosie de lui envoyer un Père pour bénir sa bergerie ; et il demanda que Fr. Félix fut adjoint à ce Père.

Au jour fixé, Maître Falco fit réunir tout son bétail devant les bâtiments de la bergerie, à l'heure à laquelle il attendait l'arrivée des deux Capucins. Ceux-ci venus, le Père aussitôt procéda à la bénédiction des troupeaux ; Fr. Félix répondait aux invocations liturgiques.

« Serviteurs de Dieu, dit ensuite le propriétaire, j'ai fait préparer une modeste collation ; vous ne me refuserez pas, je l'espère, l'honneur de vous voir assis à mon humble table. » Fr. Félix ne prenait jamais la parole quand il accompagnait un religieux honoré du sacerdoce ; cette fois cependant il dérogea à son habitude. — « Nous acceptons bien volontiers votre offre, dit-il ; mais à la condition que tous vos bergers prendront part à la collation. — Maître Falco convia alors en quelques mots tous ses hommes à répondre au désir des bons Religieux. Lorsqu'on fut dans la pièce où la collation était servie : — « Est-ce que tous vos hommes sont ici présents ? » demanda Fr. Félix. — « Mais je le pense, répondit le propriétaire ; pourquoi donc n'y seraient-ils pas tous ? » — « Regardez-bien, dit le Frère, il doit en manquer un. » — D'un coup d'œil, Maître Falco inspecta ses hommes ; effectivement il en manquait un : le fameux Agostino. — « Allez le chercher, dit-il à un de ses bergers, qu'il vienne, puisque c'est le désir de ces bons Pères. »

Le berger, après avoir appelé Agostino de divers côtés sans obtenir de réponse, se mit en devoir de le chercher dans les bâtiments de la bergerie.

Il finit par le découvrir tapi sous la grande chaudière, dans le réduit où on préparait le laitage. — « Que signifie cette comédie? demanda le berger. Allons, viens vite; le maître le veut. » — « Oh! répond l'autre d'une voix étrange, s'il n'y avait que le patron et les bergers, j'irais bien, mais il y a ces deux maudits *barbus* qui ont juré une haine à mort à mon père. Non, je n'y vais pas. » Le berger, sans demander aucune explication, voulut prendre Agostino par le bras pour le contraindre à le suivre; mais celui-ci lui lança un regard tellement féroce que le pauvre jeune homme s'enfuit épouvanté, et vint dire à l'assemblée ce qu'il avait vu et entendu. — « Ah! il ne veut pas venir, s'écria Fr. Félix: et je vous dis, moi, que Dieu va le contraindre à venir et à dire ce qu'il est. » — Sur-le-champ, le serviteur de Dieu se dirige vers l'endroit indiqué, jette l'extrémité de sa corde sur les épaules du soi-disant Agostino, et, l'y maintenant, lui dit d'un ton solennel: — « Au nom de Dieu, suis-moi. » — L'autre suit, comme s'il eut été attaché, mais il marchait sur ses pieds et ses mains à la façon des bêtes, et il faisait, pour résister à la force spirituelle qui l'entraînait, les mêmes contorsions que fait une bête furieuse que l'on a attachée par le cou, et qui ne veut pas suivre.

Arrivé au lieu où tous étaient réunis, Fr. Félix, maintenant toujours sa corde sur les épaules du malheureux, lui crie: — « Au nom de Jésus-Christ et de sa mère, Marie, la Vierge immaculée, je te commande de dire qui tu es, et pourquoi tu es venu dans cette bergerie. » — Les traits de l'autre se contractent alors d'une façon hideuse; il écume de rage; il rugit comme une bête féroce; et finalement il déclare être un démon de l'enfer. — « Je suis venu ici, ajouta-il, pour faire aux troupeaux tout le mal possible. Mais je suis venu surtout pour dégoûter peu à peu les bergers de la prière, pour les rendre progressivement vicieux, afin de pouvoir un jour les entraîner en enfer. » — Au nom de Jésus-Christ en qui repose toute ma confiance, reprit d'un ton sévère Fr. Félix, je te commande, démon maudit, de retourner dans l'abîme d'où tu

« s'est sorti. Et je te défends de nuire en quoi que ce soit aux hommes ou aux choses. »

On vit alors se renouveler ce que l'Évangile rapporte des démons chassés par le Sauveur au territoire des Geraséniens. Avant de quitter les corps des deux malheureux possédés ils demandèrent à passer dans les corps des porcs qui pacageaient aux environs. Le Sauveur le leur ayant permis, ils envahirent ces animaux et les précipitèrent dans le lac, où le troupeau tout entier fut noyé en un instant.

Au milieu de rugissements effrayants, le démon qu'exorcisait Fr. Félix demandait à commettre quelque dégât avant de rentrer dans l'abîme. — « Non, lui disait Fr. Félix lui maintenant toujours sa corde sur les épaules, tu ne nuiras à rien et tu partiras. » — Après avoir proposé successivement divers dégâts auxquels le serviteur de Dieu s'opposait toujours : — « Du moins, reprit l'esprit mauvais, permets-moi de faire ma proie de ce petit veau qui n'est amené que d'hier dans la bergerie et qui est encore attaché près de la porte. » — Fr. Félix allait encore lui interdire ce dommage, mais les gens de la bergerie et le propriétaire lui-même, épouvantés, plus qu'on ne peut le dire, de tout ce qu'ils venaient de voir et d'entendre, conjurèrent le serviteur de Dieu d'accorder au démon ce qu'il demandait. — « Fr. Félix, s'écriaient-ils, permettez-lui ce dégât, pourvu qu'il s'en aille au plus vite et ne reparaisse plus ! » — « Eh ! bien, dit Fr. Félix, je te le permets ; fais ta proie de ce petit animal ; mais disparais à jamais de ces lieux et rentre dans l'abîme. »

A l'instant s'évanouit la forme humaine d'Agostino ; on vit comme un éclair, on entendit un hurlement prolongé, puis tout rentra dans le silence. Quant au pauvre veau, il n'en restait que des cendres et quelques fragments calcinés. Tous les assistants étaient muets de stupeur et de crainte. — « Qu'il vous en souvienne, leur dit Fr. Félix d'une voix grave. Vous l'avez entendu, l'esprit mauvais a été contraint de le déclarer ; c'est en inspirant aux hommes le dégoût de la prière, et en les inclinant par degrés vers le vice qu'il espère les entraîner en enfer. Tenez-vous sur vos gardes. »

Ce prodige fut bien vite connu au loin. Sa divulgation, tout en glorifiant le nom de Fr. Félix, réveilla dans un grand nombre d'âmes la crainte de Satan et de ses pièges, l'horreur du blasphème et des paroles licencieuses, la fidélité à la prière et la dévotion à Marie-Immaculée.

Bienheureuse Mort.

Depuis près de quarante-quatre ans, Fr. Félix vivait sous le joug d'une sévère observance. Depuis près de quarante-quatre ans, le saint religieux exerçait les humbles et pénibles fonctions de quêteur et d'infirmier; il était entré, depuis six mois, dans sa soixante-douzième année. Le Seigneur voulut enfin l'appeler du travail au repos, du champ de bataille aux lauriers de la victoire.

Avant sa dernière maladie, le serviteur de Dieu eut-il révélation de sa fin prochaine? Nous ne pouvons que le supposer. Fidèle jusqu'à la fin à ces habitudes de silence et d'humble réserve, qui nous ont caché les communications divines dont il était favorisé. Fr. Félix ne fit entrevoir à personne la proximité de sa mort.

Un beau matin, c'était le 28 mai 1787, le saint vieillard sentit tous ses membres envahis par une faiblesse extraordinaire et agités en même temps par les frisons d'une forte fièvre. Son visage apparaissait plus défait et plus terne que de coutume; mais comme il gardait malgré cela son expression de douce sérénité personne ne s'en préoccupa. Pour lui, il ne se plaignit à personne.

Ses pieux exercices du matin étant terminés, cet intrépide travailleur, voulant succomber les armes à la main, se traina comme il put à son petit jardin pharmaceutique, situé dans le préau du cloître intérieur, et se mit en devoir de le cultiver encore. Mais bientôt, les forces lui faisant défaut, il fut contraint de s'étendre sur le sol. Là appuyé sur le coude gauche, de sa main droite demeurée libre, il continuait à arracher les herbes parasites, cueillait ou remettait en bon ordre les plantes médicinales.

Ce jour-là même, le Dr Bonelli était venu au couvent visiter quelques religieux fatigués. En descendant de l'infirmierie, passant par le cloître intérieur, il voit Fr. Félix étendu par terre, au milieu du préau, présentant un visage tout décomposé. Il s'approche de lui, lui prend le pouls, et constate une fièvre très intense. Aus-

sitôt remontant aux cellules, il va trouver le P. Macaire. — " Mon père, lui dit-il, Fr. Félix est bien malade ; faites-le porter au plus vite à l'infirmerie. " — Immédiatement le Père donna les ordres nécessaires, et Fr. Félix, tout en remerciant affectueusement le médecin et son supérieur, se laissa transporter où on voulut.

La journée du 28 et la nuit qui suivit n'amènèrent aucune amélioration dans l'état du malade. Pour lui, certain qu'il était arrivé au terme de son pèlerinage ici-bas, il se réjouissait d'aller voir Dieu ; l'expression de son visage le disait assez. Mais, toujours semblable à lui-même, toujours silencieux, il ne parlait que lorsqu'on l'interrogeait ; et ses réponses, bien que pleines de douceur et de suavité, étaient toujours très brèves.

Le 29 au matin, de très bonne heure, le bon Dr Bonelli revint. Constatant chez le malade une notable aggravation de la fièvre, il se mit en devoir de prescrire divers médicaments. Alors Fr. Félix le regardant fixement, ce qu'il n'avait jamais fait jusque-là lui dit d'un air tout joyeux : — " Mon bon docteur Joseph, ne vous donnez pas tant de souci. C'est ma dernière maladie ; tous vos remèdes ne me guériront pas. " — C'était la première fois qu'il parlait de sa mort prochaine. Ces paroles allèrent au cœur du P. Macaire, qui était présent. Mieux que personne il savait à quoi s'en tenir sur l'esprit prophétique du serviteur de Dieu. Il regarda néanmoins comme un devoir pour lui de faire exécuter à la lettre toutes les prescriptions du médecin, et il commanda au malade de s'y conformer exactement. Le précepte n'eut pas à être renouvelé. Obéissant jusqu'à la mort, Fr. Félix accepta sans observation aucune tout ce qu'on lui présenta, toutes les fois qu'il plut à son infirmier, et il se laissa docilement appliquer tout ce qu'avait prescrit le médecin.

Le P. Macaire ordonna en même temps à Fr. Félix de déposer tous les instruments de pénitence qui le martyrisaient depuis près de quarante ans. Immédiatement l'humble Frère détacha de ses bras et de ses jambes les cilices qui les meurtrissaient, et enleva de sa poitrine la croix et la plaquette armées de piquants ; mais il ne put parvenir à détacher de ses reins l'horrible cilice qui s'y était inscrit ; on dut le lui laisser.

Le malade pria alors le P. Macaire de vouloir bien entendre sa confession générale. Les sentiments d'humilité et de componction avec lesquels il fit l'aveu de tout ce que put lui rappeler sa mémoire, se traduisirent par ses soupirs et ses larmes.

Après cette confession suprême, Fr. Félix fit entre les mains de son supérieur, selon les usages de l'Ordre, l'acte de *désappropriation* de toutes les choses considérées à son usage. Le dét. il n'en était pas grand : une méchante tunique un pauvre linge de corps, des sandales informes, la règle franciscaine, deux petits livres de piété, un bâton, quelques outils de cordonnier ; c'était tout. Humblement, il demanda à son supérieur de vouloir bien, par charité, lui laisser jusqu'à la fin l'usage de ce qu'il avait sur le corps. Quant aux quelques outils de cordonnier dont il s'était servi pour l'utilité des religieux et pour les pauvres, il pria qu'on voulut bien les réserver à son frère, en mémoire de lui.

Libre alors de toute préoccupation terrestre et du souvenir de ce qu'il appelait ses péchés, il réclama le saint Viatique. Pendant que le P. Macaire faisait préparer toutes choses, Fr. Félix, à demi couché sur son pauvre lit, les épaules appuyées contre la muraille nue, les yeux fermés, se préparait en silence à la visite de son Sauveur. Lorsqu'il entendit la clochette annonçant l'approche du cortège, d'un mouvement énergique, ce fervent adorateur de l'Eucharistie se jeta à bas de sa couche et se mit à genoux, la corde au cou, les mains croisées sur sa poitrine. C'est dans cette attitude d'humilité et de foi, le visage tout ruisselant de larmes de tendresse, qu'il reçut Celui dont l'amour était sa vie. Au moment de la communion, son visage se revêtit d'une indicible expression de bonheur ; tous les assistants en furent émerveillés et attendris.

(à suivre)

DIRECTEUR: A. L. MANGIN, PRETRE,
A JEANNE d'ARC (AYLMEER-EST.)